

lourde et austère des églises carlovingiennes, était, tout aussi bien que le gothique, un art véritablement chrétien qui avait reçu, par la célébration des saints mystères, une éclatante consécration. On ne veut voir dans l'architecture ogivale que l'expression de l'idée religieuse et l'on ne fait pas assez attention que l'apparition de cet art extraordinaire n'est que la conséquence du développement naturel d'un principe de construction entrevu à une certaine époque, et qui s'appliquait non-seulement aux édifices religieux, mais encore aux demeures princières et aux habitations des simples particuliers.

Cependant, il ne faut pas oublier que l'écrit de M. Didron remonte à 1842, c'est à-dire à une époque où il était de mode, non de discuter et de raisonner l'art ogival, mais d'en parler en termes pompeux et dans un langage imagé. Aussi l'auteur, dans sa revue rapide des divers styles qui sont les aînés du gothique, regarde-t-il ce dernier comme infiniment supérieur à ceux qui l'ont précédé, et lui décerne-t-il des éloges absolus. Il fait, entre autres, cette remarque, c'est que le gothique ainsi que l'art en général, « est comme « une boule de neige que les enfants façonnent dans leurs « jeux, et grossit à mesure qu'il avance : *crescit eundo*. « C'est le fleuve qui dans sa marche se nourrit et s'enfle de tous les affluents. »

Cette comparaison ne me semble pas d'une exactitude rigoureuse, car la faculté pour la boule de neige de grossir et pour le fleuve de s'enfler, n'est pas applicable à l'art lui-même : cette faculté ne répond nullement à une idée de perfectibilité, et l'art ogival a cela surtout de particulier, c'est qu'il ne fut parfait qu'au moment même de sa naissance. En effet, toutes nos églises ogivales ou romano-ogivales du XII^e siècle sont d'une grande sobriété de lignes et d'une extrême pureté d'ornementation ; c'est le calme, dans